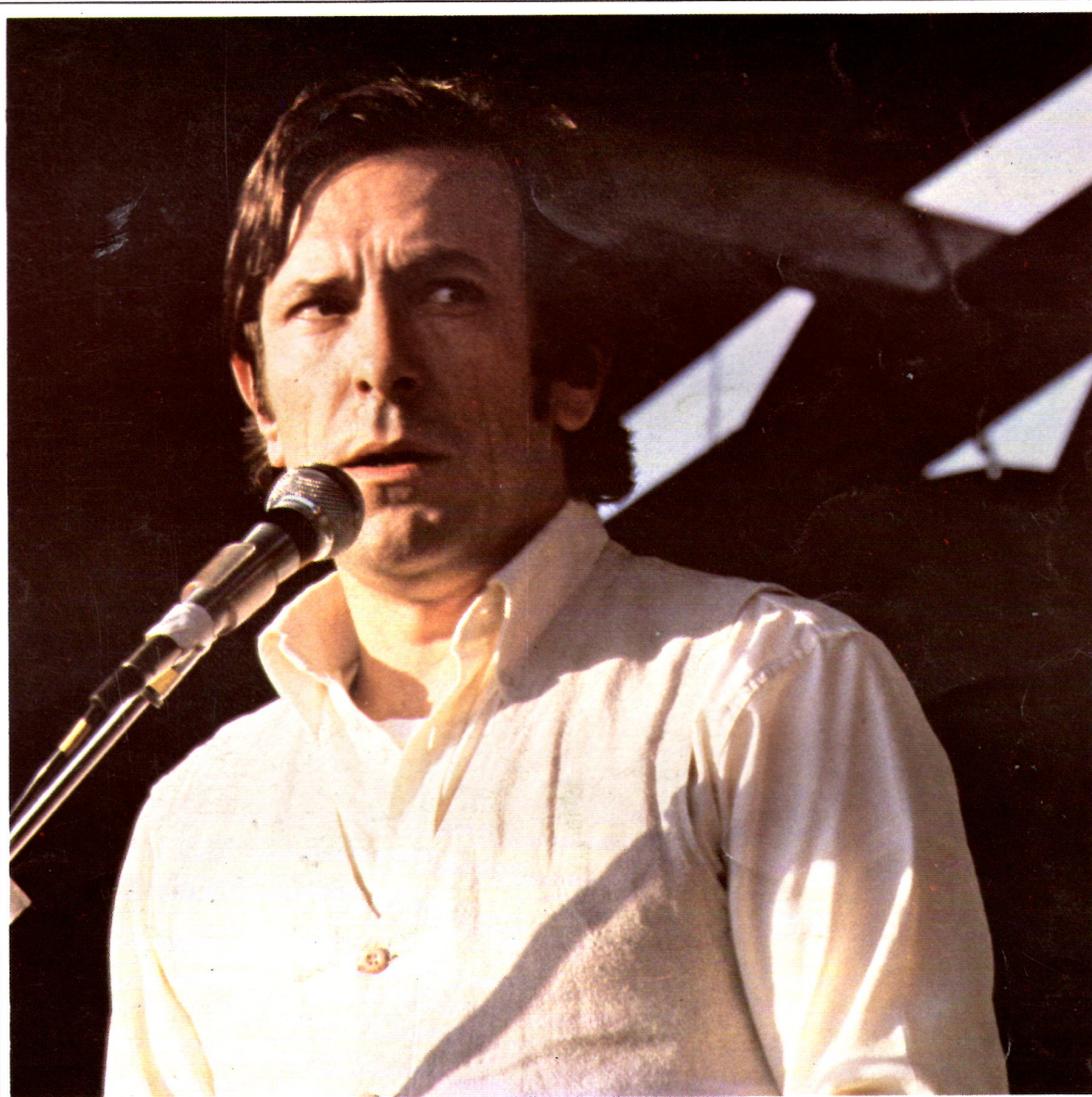


PAROLES & MUSIQUE

LE MENSUEL DE LA CHANSON VIVANTE / NUMÉRO 4 / NOVEMBRE 1980 / 13 FRANCS

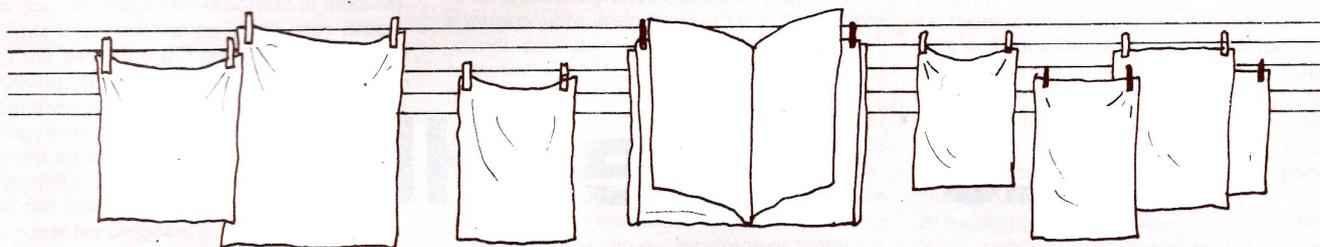


(Fred Hidalgo)

FRANCOIS BERANGER

Marie-Josée Vilar – Marén Berg

Bertin se marre ! – Québec Blues – etc.



C'est au tour de François Béranger de se trouver "à la une" de P. & M. Béranger qui clame qu'il ne faut rien dire quand on n'a rien à dire. Qui dit néanmoins beaucoup ici... mais le dit bien! Au passage, il nous offre la primeur des chansons de son prochain disque, dont "Autre chose que la haine" et "Le disque dort" (que nous publions dans ce numéro) ne risquent pas d'être "matraquées" à la radio... mais sont assurées de faire beaucoup de bruit quand même. En particulier "Autre chose que la haine", exemple rarissime de chanson écrite à partir de l'actualité immédiate, chanson-cri (du cœur) dans laquelle on retrouve tout Béranger, avec sa révolte, son écœurement face à la violence et l'hypocrisie, ses angoisses, ses espoirs... "A la une", pages 17 à 28.

Savez-vous ce qu'est "le gène HLA" ? Non ? Alors, rendez-vous pages 4 et 5 pour qu'on s'explique "Entre nous". Lucien Nicolas y montre - après que le récent prix Nobel de médecine l'ait démontré - que la vie (et donc la chanson) tire en réalité sa force de la diversité et non de la sélection. Voilà une théorie/loi qui bouleverse bien des "certitudes" et sape - entre autres - le fondement de la doctrine élitiste de la nouvelle droite...

"En balade" et "En bref et en vrac" sont ici plus présentes que jamais, à tel point qu'il va nous falloir envisager d'augmenter l'espace consacré à ces rubriques. Signalons en tout cas, à propos d' "En balade", que le délai de grâce - pour nous faire parvenir les dates et lieux de récitals du mois suivant - est reporté au 15 du mois. Après l'inévitable mise en place technique de la revue pendant ses trois premiers mois d'existence, nous pouvons maintenant préciser qu'elle paraîtra **le 5 de chaque mois**. Compte tenu des délais de transmission postale, nos abonnés (belges, français, luxembourgeois et suisses du moins) recevront donc régulièrement P & M le 7 ou le 8 (ou le 9) du mois.

Marie-Josée Vilar chante depuis dix ans, avec quatre 30 cm à son actif. Chanteuse rare dans tous les sens du terme, nous avons choisi de la rencontrer, car on pourra la voir à deux reprises courant novembre à Paris (au Petit Forum et à La Tanière). Une double occasion nous est ainsi offerte de la (re)découvrir comme nous le conseille François Possot ("Rencontre", p. 7, 8 et 9).

"L'événement" de ce mois (une rubrique qui fait son apparition dans P & M) est, incontestablement, la parution du nouveau disque de Jacques Bertin. Un disque, que ses fidèles attendaient depuis longtemps, surprenant à plus d'un titre, qui devrait ouvrir à beaucoup les portes de la maison de Bertin. Nous disons pourquoi en pages 11, 12 et 13.

Notre rubrique "Disques" est relativement restreinte dans ce numéro, en l'attente des réactions de nos lecteurs s'agissant de la formule à adopter : critiques longues et complètes - comme jusqu'à présent - mais peu nombreuses, ou critiques courtes permettant une présentation d'un plus grand nombre de titres ? A vous de choisir!

"Les enfants et la chanson" est consacré ici à une jeune chanteuse allemande, Marén Berg, interprète (notamment) de chansons d'Anne Sylvestre écrites pour elle. Elle possède de plusieurs tours (de chant) dans son sac, chantant pour tous publics (en français, en allemand et en anglais), revendiquant seulement - mais vivement - le droit de n'être cataloguée dans aucun compartiment du train de la chanson.

Et puis, dans une rubrique qui reviendra de temps à autre ("Chanson sans frontières"), pour présenter la chanson autre que française et même autre que francophone, Rémy Le Tallec - pour la circonstance "envoyé spécial" de P & M au Québec! - nous propose de revivre, à travers son carnet de voyage, l'itinéraire qu'il a suivi récemment dans "la belle province". ("Québec blues", p. 34 à 38). Nous y retrouvons notamment Plume Latraverse et Suzanne Jacob.

"Et pourtant ils chantent" figurera dorénavant au sommaire de chaque numéro, son importance variant en fonction des impératifs de la pagination. Cette nouvelle rubrique a en effet été très bien accueillie par nos lecteurs (dont les collectivités organisatrices de spectacles) à l'affût de nouveaux talents à découvrir (p. 40).

"D'une lettre à l'autre" (p. 41 et 42), qui reflète fidèlement le courrier de nos lecteurs, reste axée pour l'essentiel sur la "qualité" et le "bien-fondé" de P & M. Nombreux sont ceux qui continuent de découvrir notre revue à son premier numéro, grâce à la promotion amicale dont la gratifie une partie de la presse (celle qui sait intelligemment s'ouvrir à la chanson vivante) et surtout au bouche à oreille et à la collaboration de nos lecteurs et amis chanteurs. Signalons, en passant, que pour être "dans les temps", **il nous faudra compter 1.000 abonnés nouveaux d'ici à la fin de l'année**. L'amitié, la solidarité - et l'efficacité - de chacun nous est nécessaire...

Enfin, ce n° 4 s'achève sur notre rubrique "Livres" qui s'ouvre vraiment ce mois-ci grâce à notre ami Marc Legras, lequel collaborera désormais à P & M, de même - il faut le signaler - que Jacques Erwan et Yves Lecordier (qui signent ici des critiques de disques), et Philippe Quinton, l'auteur de toutes les illustrations de ce numéro. Voilà. A vous lire dans les jours et les semaines qui viennent. Mais pour l'instant, à vous de nous lire!

À LA UNE

PAROLLES

MUSIQUE



(Ph. Meran-Emma)

FRANÇOIS BÉRANGER

Il a 33 ans quand il commence à chanter en professionnel. Il en 43 aujourd'hui. Dix ans de chansons. Plus de 500 000 disques vendus. Une centaine de spectacles par année. Plusieurs fois le tour de la terre en voiture. Des centaines de milliers de spectateurs.

Une monographie chez Seghers lui est consacrée.

Ce phénomène, que l'on ne peut pas ignorer, a construit sa carrière à petits coups, timidement même.

Avant son extraordinaire "Tranche de vie", sa première chanson connue, François Béranger a exercé de nombreuses professions. Il fut un temps à l'usine chez Renault. Chef de production au cinéma et à la télévision. Il a touché au théâtre aussi.

Il chantait, avant de partir faire son service militaire en Algérie. Il chantait avec une troupe d'amateurs, dans les hôpitaux, les cours, les rues. A cette époque, il admire particulièrement Félix Leclerc. L'Algérie l'a profondément marqué comme tous ceux de sa génération. Son retour à la vie civile est difficile. Difficile d'oublier.

L'explosion de mai 68 lui redonne le goût de la chanson. Il enregistre une cassette, chez lui, pour lui. Mais un de ses amis, qui a des relations, l'adresse à un directeur artistique.

Miracle : il signe aussitôt un contrat!

*

Son premier 45 tours sort avec "Tranche de vie", qui fait deux minutes sur chaque face du disque parce que trop longue pour l'époque. La chanson marche tout de suite, en particulier grâce à Michel Lancelot qui la passe chaque soir sur Europe 1 dans son émission "Campus". Nous sommes en 1970 : on pourra entendre "Tranche de vie" sur toutes les radios. Elle restera la chanson-saga de toute une génération d'hommes.

Avant de remonter sur les planches, François Béranger enregistre trois albums.

Puis un jour il décide de se lancer. Mais comment procéder quand les media ne vous soutiennent que timidement ? Alors commence la folle aventure : il chante dans les lieux les plus invraisemblables, réfectoires d'usines, gymnases, préaux d'écoles, etc.

Il chante, s'accompagnant seul à la guitare, mais bien vite il s'entoure de musiciens.

Il sera le premier chanteurs "à textes" - c'est la seule chose qu'il revendique avec force - à "électrifier" ses musiques. Nombreux, par la suite, sont ceux qui l'imiteront.

Tous ceux qui ont une cause à défendre demandent à François de venir chanter pour eux.

Des grévistes, des groupes de soutien aux peuples opprimés, des organisations culturelles, des maisons de jeunes, des syndicats, des groupes politiques, des grands partis politiques, etc.

Il va partout, et attire de plus de plus en monde. Le public se reconnaît en lui, dans ses chansons.

L'une d'entre elle, "Magouille blues", qui n'est pratiquement jamais passée à la radio, est un véritable "tube". Et combien d'autres! Sans parler de "Mamadou m'a dit"

qui s'est retrouvée bizarrement classée au hit-parade un beau jour de l'année 1979 :

il est vrai que François dit toujours en récital qu'il n'y a pas une personne sur dix qui écoute vraiment les paroles d'une chanson. Alors, les programmeurs...

*

Parler de François Béranger n'est pas facile. L'essentiel figure dans ses chansons et dans ses spectacles, dans lesquels il apparaît tantôt dur, très souvent tendre et drôle avec un humour caustique. On le présente volontiers comme un personnage marginal.

Une sorte de star d'une espèce de show-biz parallèle...

En fait, Béranger est l'un des chanteurs français les plus solides et les plus vrais qui soient.

Une grande partie du public le sait déjà.

*

Courant octobre, il a enregistré un nouveau disque (à paraître dans un mois environ, sous le titre "Le disque dort") dans lequel sa révolte est plus présente que jamais, avec son refus des concessions et ses doutes, ses interrogations. Il nous en a réservé la primeur, tout en acceptant à cette occasion de se confier à P & M sans tricher.

C'est donc un large tour d'horizon du personnage public et surtout de l'homme que nous proposons ici à nos lecteurs, à travers les propos (libres) de François Béranger...

*“Faut rien dire
quand on n’a rien à dire!”*



- Paroles & Musique : Quel est le public qui, aujourd'hui, écoute et suit Béranger ?

- François Béranger : J'ai été récupéré, dans le bon sens du mot, par différents publics depuis dix ans que je chante. Quand "Tranche de vie" est sorti, en 70, les événements de 68 étaient encore tous frais, et beaucoup de gens se sont identifiés à ce que je faisais. Il y avait déjà beaucoup d'amertume et de désillusion, mais la pression était encore assez forte... Cela dit, je crois n'avoir jamais fait allusion à mai 68 dans mes chansons, sinon à travers des histoires de flics et de coups de matraque qu'on peut recevoir sur la gueule. Ce qui n'empêche pas qu'aujourd'hui on me taxe de soixante-huitard, dans le sens d'attardé (rire) évidemment!

Il y a donc d'abord eu cette espèce de public étudiant qui, en se politisant, m'a vite laissé tomber parce que, moi, je ne me politisais pas assez à son goût, je n'étais pas assez radical pour lui, pas assez pur et dur, et mon public s'est rajeuni aux lycéens qui, eux, me suivent toujours. Et puis, au cours des années, ça s'est diversifié, on a commencé à toucher le public des comités d'entreprises, un public plus populaire, plus ouvrier...

Je cherche d'ailleurs à toucher un éventail de gens aussi vaste que possible; je ne fais pas de chansons pour une catégorie sociale particulière, je les écris d'une manière simple en espérant que tout le monde pourra les écouter et les comprendre. Et en général, on ne peut pas parler de chansons hermétiques (rire)!

- Dans le monde de la chanson, tu occupes une place à part. Tu vends beaucoup de disques en criant ta révolte et ton dégoût du système; ce qui fait que les gens voient en toi une sorte de vedette d'un show-biz qui serait parallèle. Que penses-tu de cette image que les gens ont de toi ?

- D'abord, il faut dire que je ne suis pas responsable de cette image. J'ai souvent constaté que les gens ont de vous une image qui ne correspond pas à la réalité; d'ailleurs si je ne suis pas responsable de cette image, les gens n'en sont pas tout à fait responsables non plus. C'est la distorsion inévitable qui existe dans les rapports humains, dans les rapports entre le public et le personnage public, précisément. Alors, vedette d'un show-biz parallèle ? Faudrait déjà dire ce que c'est que le show-biz, le vrai. C'est le monde des affaires du spectacle, pas autre chose. L'immense majorité des gens qui emploient ce mot-là le font d'une manière péjorative : on a l'impression d'avoir affaire à une sorte de truc pas très bien défini où il se passe toutes les magouilles, toutes les saloperies du monde, où l'on ne rencontre que des requins, des truands...

Je ne suis évidemment pas un défenseur du show-business français, puisque je m'en suis, en effet, toujours tenu volontairement assez en marge, mais ça me semble un peu con, un peu ridicule de faire porter au show-biz français toutes les tares du monde. Ce n'est pas un milieu plus pourri, ni moins pourri, que le milieu cinématographique ou que le milieu des affaires ou que le milieu bancaire ou que la politique... C'est exactement pareil, tout cela est absolument nivelé! On rencontre des gens très sympas, très capables et très honnêtes dans tous les milieux. Ce qu'il faut plutôt remettre en question, ce sont les structures de la société, mais ça c'est un autre débat...

Donc, pour moi, le show-biz c'est pas forcément péjoratif, et d'abord parce que j'en fais partie (rire)! Je n'ai pas l'impression d'être un représentant de ce qu'il y a de pire dans la chanson française, ni sur le plan de l'honnêteté, ni sur le plan des intentions, ni sur le plan de l'expression. Je fais partie du show-biz, et du show-biz tout court, c'est évident,

puisque j'ai une grosse équipe qui travaille avec moi, et on gagne notre vie avec ça, donc on fait partie du truc, c'est mathématique.

Mais effectivement il y a eu un show-biz parallèle, à une époque, et heureusement pour moi et pour d'autres comme le groupe Magma, Ribeiro, etc, parce que sans cela on n'aurait jamais existé. Ça a été un phénomène post-68 de voir se créer en France des tas d'associations de 1901 où se regroupaient des gens qui en avaient marre de voir toujours "L'auberge du cheval blanc" au théâtre municipal, financé à grands coups de millions par la municipalité d'ailleurs... Et ce sont toutes ces associations, sans grands moyens et sans grande expérience souvent mais avec beaucoup de bonne volonté - et il faut vraiment leur rendre hommage -, qui nous ont fait tourner, même beaucoup tourner, et toucher un grand nombre de gens, bien qu'on soit tricards dans les media. Moi en particulier, parce qu'on ne peut pas dire que j'ai eu beaucoup la faveur des media, et de la radio, notamment, aux heures de grande écoute...

C'est donc ce circuit parallèle, ce show-biz parallèle, essentiellement composé d'associations de la loi de 1901, qui nous a permis finalement de nous constituer un public, de nous créer une audience, ce qu'on n'aurait sûrement pas pu faire autrement.

Je crois que c'est ça, l'établissement de mon public, les associations de 1901, d'une part, qui sont mortes aujourd'hui, et d'autre part les grandes fêtes politiques.

Il arrive des fois, dans une "carrière", que l'on ait un coup de pot. Pour moi, ça a été le premier gala de soutien à "Libération", du temps où il battait de l'aile, en 72-73, auquel dix mille personnes sont venues de toute la France. Et un peu par miracle, parce que ça n'avait pas marché pour les autres, etc, j'ai vachement tiré mon épingle du jeu; et dans les semaines qui ont suivi, on a vu les résultats, c'est-à-dire que les demandes de spectacles ont afflué. Ça a marqué mon véritable démarrage dans le grand public.

- Tu fais moins de fêtes politiques, aujourd'hui...

- Oui, tout simplement parce que c'est toujours le même public qui fréquente les fêtes politiques, et qu'il est difficile en quinze jours de temps de se renouveler; souvent aussi les conditions techniques sont très mauvaises, alors c'est un créneau qui a un peu disparu... Comme le circuit parallèle, qui est revenu progressivement dans le sein du circuit tout court. Et maintenant, ce sont des tourneurs professionnels qui s'occupent de nous.

- Il n'y a plus d'associations du tout ?

- Si bien sûr, il y a en encore, et il y a des comités d'entreprises, disons qu'il y a beaucoup moins de clivages aujourd'hui qu'avant. Mais il n'y a plus ce mouvement qui faisait feu de tous bois, parce que les pouvoirs publics, à commencer par le pouvoir municipal, ont tout fait pour mettre des bâtons dans les roues aux associations; des problèmes fiscaux, de taxes, de location de salles... Tout cela fait que les associations ne peuvent plus "acheter" de spectacles qui coûtent cher. Comme le mien, parce qu'on est nombreux. Bien que je sois toujours parmi les moins chers, c'est encore trop cher pour une association, qui renâcle souvent à prendre le risque (de deux millions anciens environ) pour une soirée sans savoir si elle pourra rentrer dans ses sous, ce que je comprends d'ailleurs très bien.

Enfin, la mort de ces associations, c'est relativement grave, parce que c'est le résultat d'une politique tout à fait délibérée du pouvoir municipal qui ne veut pas que la chose culturelle lui échappe. Ce qui est absolument scandaleux et anti-démocratique...



(Ph. R. Destrez)

- Tu n'étais pas spécialement prédestiné à chanter devant les gens ?

- Non, bien sûr que non, quand j'ai enregistré ma cassette qu'un copain a portée ensuite en douce chez CBS, je n'avais aucune arrière-pensée consciente. J'avais fait une dizaine de chansons, dont "Tranche de vie", simplement parce que j'en avais envie, c'est tout.

Et puis CBS m'a écrit et m'a proposé un contrat de cinq ans. J'ai trouvé ça marrant et j'ai signé, ce que je n'aurais pas dû faire d'ailleurs, mais à l'époque je n'y connaissais rien... Et ça a commencé comme ça, je n'ai pas eu à frapper aux portes, et tout...

- C'est ainsi que tu as connu Gilles Bleiveis, qui allait fonder ensuite "Sibécar" avec Gilles Vigneault et toi...

- Oui, à cette époque il ne produisait pas, il était éditeur chez CBS. Il a écouté ma cassette, et puis il a dit "Bon d'accord, on édite". Ça s'est vraiment passé de la manière la plus simple du monde... Après j'ai fait mon disque, mais je n'avais pas du tout l'intention de chanter devant des gens. En fait je ne projetais rien du tout dans l'avenir. Et puis petit à petit j'ai eu des demandes pour chanter en public, j'ai longtemps été réticent, mais j'ai quand même fini par y aller. En même temps - ça correspondait à l'époque de mon deuxième 30 cm - je me suis aperçu qu'enregistrer un disque était d'une tristesse infinie...

- Tu ne te sens pas à l'aise dans un studio ?

- Non, c'est monstrueux si tu ne fais que du travail de studio. Les musiciens aiment beaucoup ça, parce qu'ils peuvent s'amuser, peaufiner des trucs, et je comprends tout à fait leur point de vue, mais pour moi chanter c'est chanter pour des gens, évidemment, c'est pas chanter pour un micro, tout seul dans un studio, sur une bande orchestre.

C'est d'avoir compris cette nécessité-là qui m'a fait accepter finalement de donner des concerts.

- C'était comment le Béranger sur scène des débuts ?

- C'était plutôt raide, j'te jure! J'arrivais, je chantais, je parlais. Pas un mot entre les chansons. C'était sûrement un peu... insolite (rire) comme spectacle! Une espèce d'ours qui arrive, comme ça... J'ai commencé à parler quand je me suis foutu en colère, oui c'est dans la nécessité de répondre à certaines attaques dans les salles que je me suis mis à parler (rire)!

- Un temps d'ailleurs, tu as été célèbre pour tes démêlés avec les spectateurs.

- Je me suis bien calmé sur ce plan-là... Mais il y a eu une époque, c'est vrai, où mes colères étaient quasiment légendaires. Le jeu pour certains, ça consistait à me faire mettre en colère, et moi je tombais dans le piège facilement. Jusqu'à ce que je me rende compte, au bout d'un moment, que ça devenait systématique, alors que ma colère restait réelle, authentique. A partir de ce moment-là, j'ai préféré rire ou ne pas répondre du tout. Mais pendant des années j'ai passé plus de temps à discuter avec des gens qu'à chanter! Soit pendant le spectacle, soit après. Et puis je me suis rendu compte, là aussi, que la discussion, le débat, malheureusement ça tourne en rond. Ce qui est important, c'est la chanson, ce qu'il y a dans la chanson, la manière de la chanter...

*

- On en arrive tout naturellement à ta façon de concevoir la chanson...

- Pour moi, la chanson c'est un bon moyen, concis, simple, naïf, rapide, voire percutant, de dire des trucs. Tout le mon-



(Ph. R. Destrez)

de sait qu'une chanson, ça peut être très efficace. En plus c'est un moyen d'expression qui ne demande pas de moyens au départ, ça ne demande pas comme un film une grosse équipe, des dizaines et des centaines de millions. Il suffit d'avoir un crayon, éventuellement une guitare, un piano, un accordéon. C'est d'ailleurs la preuve que c'est un moyen d'expression populaire.

Il se trouve que dans la structure où l'on vit aujourd'hui, dans cette société, pour populariser une chanson, pour la rendre publique il faut faire un disque : ça coûte des sous. Il faut faire du concert : ça coûte des sous. Il faut payer des musiciens, prendre du matériel, avoir des camions, une sono : on rentre forcément dans le **trip** professionnel, mais il y a en France beaucoup de gens qui font des chansons qui ne seront jamais connues.

Je connais plusieurs personnes qui composent de très belles chansons sans avoir du tout l'intention de les diffuser. C'est peut-être dans ces conditions-là que la chanson possède sa plus grande noblesse d'intention...

Mais quand on devient professionnel, il faut faire en sorte, par tous les moyens, de conserver sa spontanéité originel-

le, sa naïveté; si on n'a rien à dire, faut rien dire, si on a quelque chose à dire, faut le dire, mais il ne faut surtout pas se mettre en tête de faire des trucs pour plaire aux gens, pour gagner des sous. Là, c'est foutu, c'est évident, c'est un truc qui te pourrait extrêmement vite.

- Justement, n'as-tu pas l'impression parfois d'avoir trouvé un truc qui marche que tu exploiterais, la chanson "efficace" par exemple ? Crois-tu avoir conservé toute ta spontanéité du début ?

- Je crois qu'inévitablement on perd de sa spontanéité quand on devient professionnel... On gagne en expérience, on gagne en "métier" comme on dit, mais fatalement on est quand même broyé par le truc, même un tout petit peu, c'est vraiment inévitable. Mais moi, personnellement, je ne pourrais pas tricher; je ne pourrais pas faire de la pisse, ou alors au deuxième degré. Peut-être que je fais de mauvais trucs au demeurant, mais alors pas dans l'intention de faire de la soupe pour que ça coule partout...

Franchement, je ne pourrais rien faire, rien écrire si, au départ, je n'en ressentais pas vraiment l'envie. Et l'envie me vient du fait que j'ai été témoin de quelque chose, ou que

LE DISQUE DORT

Refrain :

*Le disque dort, le disque dort
Le disque dort sur son lit d'mort*

*Le disque dort dans sa pochette
Il rêve dans sa vanité
De caresses de diamant
Il a pas compris, c'est bête
Que pour être en or faut plonger
Dans les marmites des cuisines
Où on touille les métaphores
Où on fait reluire le bidon*

Refrain.

*Où on fait reluire le bidon
Le bidon qui sonne creux
A la gloire des faux voyageurs
Manipulateurs d'exotisme
Le froc baissé sur les godasses
Et le regard bien dégueulasse
Les doigts sur la calculatrice
A contrôler les bénéfices*

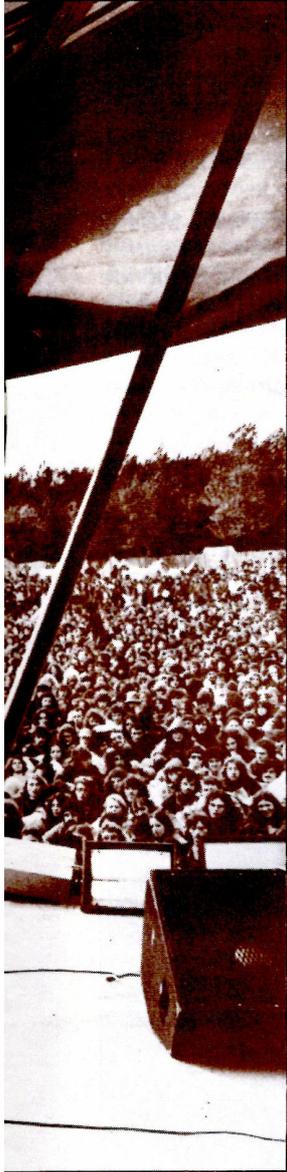
Refrain.

*Le disque dort dans la corbeille
Où l'ont jeté les décideurs
Les décideurs de la chanson
Les décideurs de la musique
Les yeux rivés aux statistiques
Les étouffeurs de nos cris
Les gardiens du Monopole
Du monopole de la connerie*

Refrain.

*Le disque meurt sur son lit d'mort
Il entend les parents autour
Prononcer leur fatal discours
Sur la fin de cet emmerdeur
C'est tant mieux que l'exécuteur
Ait toujours l'oreille aussi fine
Et le couperet bien aiguisé
Vive le Monopole! Hourrah!*

(Texte tiré de son prochain disque).



J'ai vécu un truc, c'est ainsi qu'on peut rester un an ou deux sans rien faire. Mais il ne faut pas faire croire aux autres qu'on a quelque chose à dire quand on n'a rien à dire! Les gens d'ailleurs le sentent bien, sans être pour autant des critiques professionnels...

- Finalement, tu es assez "limité" dans ton expression par ta révolte face aux événements du monde. Tu voudrais sans doute t'en évader, de cette forme de "chanson-tract" - dans une chanson tu dis que tu voudrais bien écrire des "chansons marrantes" - mais tu n'arrives pas à faire dans le serein...

- Effectivement, je ne peux pas. Même si je change, si j'évoque, les chansons que je ferai seront toujours en rapport avec ma sensibilité profonde. Cela dit, je n'ai pas fait que des chansons agressives et dénonciatrices, c'est ce que les gens ont en tête le plus souvent, mais c'est un petit peu faux.

En fait j'écris strictement le truc que j'ai envie d'écrire, et je crois qu'on écrit toujours la même chose sous des formes différentes. Chaque auteur a ses obsessions, ses fantasmes qu'il n'arrête jamais d'exprimer.

- Comment et où te situes-tu dans la chanson ?

- D'abord, je n'ai pas du tout envie de me situer par rapport à d'autres. J'apprécie des tas d'auteurs de chanson tout en sachant que je ne ferai jamais comme eux, il y a des chansons de Bertin que j'aime beaucoup, des chansons de Vasca... Ensuite, on peut dresser deux catégories : les gens qui font de vraies chansons, qui sont réussies ou ratées d'ailleurs, qui ont un sens, et puis les autres qui font de la soupe pour le fric. C'est tout.

Personnellement j'aime beaucoup aussi les trucs marrants, certaines chansons de Dutronc et Lanzmann par exemple. "J'ai toujours rêvé d'être une hôtesse de l'air", c'était fantastique; "Il est cinq heures, Paris s'éveille", c'est un chef-d'œuvre! Je ne pense pas que Dutronc ait les mêmes préoccupations que moi, il n'empêche que, sous une apparence de rigolade, d'ironie, d'humour, il y a quand même beaucoup de choses qui passent à travers ces chansons-là...

Je n'ai pas de modèle de référence, je ne suis l'inconditionnel de personne. Je réécoute bien sûr certaines chansons de Brassens, qui sont des chefs-d'œuvre, mais il en a d'autres qui véhiculent des idées vachement contestables, ou en tout cas qui ne sont pas les miennes... Non, vraiment, ça ne sert à rien de se situer par rapport à qui que ce soit.

- Que penses-tu des grands media ?

- Je pense que la chanson est quelque chose d'extrêmement vivant et populaire pour avoir pu résister ainsi à l'entreprise d'étouffement des media. Parce que les media - qui pourraient être, soit dit au passage, de fantastiques moyens de communication, d'éducation et de culture - sont manipulés par des gens qui n'ont pas intérêt à ce que le niveau s'élève, même si ce n'est pas vraiment conscient chez eux. **Et puis le peuple, n'est-ce pas, il faut lui faire de la pisse, de la merde, c'est toujours assez bon pour lui! Et puis ça lui plaît!**

Bon. Point à la ligne!

Malgré cela, la chanson est restée vivante. C'est un phénomène fantastique, parce que les media, en principe, auraient dû tout écraser. Autrefois, quand il n'y avait pas de grands media, disons avant 1920, la chanson était vachement vivante, virulente même. Elle se transmettait par les petits formats, pour les plus savants, mais le plus souvent par le bouche à oreille.

Ma grand-mère et ma mère, qui étaient couturières, connaissaient une chiée de chansons, bien plus que je ne pourrai en connaître. C'était un métier d'enfer, couturière, alors on chantait dans les ateliers de couture, c'était presque devenu une seconde nature : il n'était pas rare qu'une couturière connaisse deux ou trois cents chansons!

Mais le jour où le transistor est entré dans les ateliers de couture, les filles se sont arrêtées de chanter. Ou alors elles chantent avec la radio, ce qui est un peu tristounet quand on sait ce qui passe, surtout aux heures de grande écoute... Bien qu'on ait pu noter, il faut le dire, un gain en qualité assez sensible depuis quelques années.

En tout cas, la chanson est le moyen d'expression populaire n° 1 de toutes les sociétés et de toutes les époques. C'est vraiment le truc des gens, quoi! Avant il fabriquaient eux-mêmes leurs chansons; chaque groupe humain avait son patrimoine de chansons, ce qui explique qu'on ait en France un patrimoine fantastique de chansons... complètement inexploité d'ailleurs. Seul Béart l'a un peu exploité...

C'est incalculable, il y a des milliers et des milliers de chansons qui sont autant de chefs-d'œuvre qui dorment et que tout le monde ou presque a oubliées. On les trouve seule-

ment dans les glossaires et dans les bouquins savants; il faudrait les enregistrer, trouver des interprètes...

- Il y a encore des pays où les gens continuent de fabriquer des chansons pour leur propre compte...

- Tout à fait! A Trinidad par exemple où je suis allé l'hiver dernier pour le carnaval. Trinidad (et Tobago), c'est une République indépendante des Caraïbes. Un pays qui n'est pas très beau, en tout cas moins exotique que les autres, et qui a un peu de pétrole, et donc un niveau de vie moyen relativement élevé. Ça leur a permis d'éviter le piège du tourisme, d'avoir à transformer leur pays comme ailleurs dans les Antilles et les Caraïbes qui sont pourries par le tourisme. Et c'est monstrueux : un pays qui est envahi par le tourisme, c'est un pays qui disparaît... Bref, à Trinidad qui est le paradis des steel-band, des orchestres sur des bidons d'essence, j'ai vu cette chose fantastique : des gens fabriquer leurs propres musiques, leurs propres chansons, avec leurs propres moyens, pour leur propre consommation!

J'ai trouvé ça vraiment réconfortant parce que les habitants de Trinidad auraient pu être colonisés par le reggae - la Jamaïque c'est tout près -, eh bien non l'immense majorité de la population fabrique ses propres chansons en rapport étroit avec sa véritable identité. A part une petite communauté de rastas, seuls les snobs écoutent du reggae, pour

être à la mode, quoi!

En plus, la musique que font les gens de Trinidad évolue en même temps qu'eux! C'est vivant, c'est la résultante d'une tradition et d'un enrichissement permanent, c'est fabuleux...

- Malgré cela, en France, on persiste à parler d'art mineur à propos de la chanson...

- Moi, l'art je ne sais pas très bien ce que c'est... Mais la chanson, une activité mineure, une expression mineure? Comment pourrait-elle être mineure quand tout le monde chante, et depuis vingt siècles et sans doute plus? Je me demande plutôt comment on peut préférer de pareilles idées! D'ailleurs c'est une idée récente de sociologues bourgeois qui ont décidé que certaines formes d'expression étaient majeures et d'autres mineures... En fonction de quoi? Il faudrait le leur demander...

- Plus c'est populaire et plus c'est mineur, sans doute?

- C'est ça, oui, c'est exactement ça! Ça me fait penser à une phrase célèbre de la Commune de Paris qui disait à peu près ceci : "Jusqu'à quand nous fera-t-on croire que la révolte populaire c'est la subversion, c'est le crime, alors que le crime des nantis, des possédants, on ne l'appelle jamais crime, mais ordre, loi, justice"... Ça se rejoint!

MANIFESTE

*On m'a dit fais des chansons comme ci
On m'a dit fais des chansons comme ça
Mais que surtout ça ne parle jamais
De choses vraies tellement vulgaires
Comprenez-vous entre nous cher ami
La réalité il faut un peu l'arranger
La réalité vous savez comme c'est
Bien souvent dégueulasse
Non dans cette chanson pour faire des ronds
Il faut créer des images-illusions
Pour faire avaler à nos pauvres couillons
Notre ennui quotidien*

*Viens mon amour ma joie
Sur la colline aux senteurs orientales
On va sûrement rencontrer Jésus-Christ
Dans un caleçon à fleurs de Monoprix
Il aura sa plus belle auréole
En plastique à dentelles mécaniques*

*Rien jamais sur notre quotidien
Sur toutes les choses qui font que l'on est
Bien manipulé bien conditionné
Par une bande de requins*

*Rien de changé depuis la communale
Où pendant des années on bourre le crâne
Aux enfants à grands coups de programmes
Pour qu'ils soient bien dressés*

*Rien de changé dans les usines
La gueule des mecs de l'équipe de nuit
Qui vont dormir quand le soleil se lève
Exténués abrutis*

*Les p'tites fleurs les p'tits oiseaux
Les petites filles de Français moyens
Les grosses bagnoles et les belles motos
Pour super-viriliser nos minets
Belle fille heureuse dans son corps
Grâce aux tampons hygiéniques qui ne fuient pas*

*Rien de changé depuis l'Algérie
Sinon que maintenant il est permis
D'en parler et d'gagner des sous
Avec des milliers de cadavres*

*Rien de changé depuis un tabassage
A la matraque un Quatorze Juillet
Pour avoir osé chanter et danser
Quand c'était interdit*

*Rien de changé depuis qu'un soir j'ai pissé
Sur ma télé tellement c'était chouette
Et bien sûr toute l'électricité
M'est passée dans la quéquette*

*Bonsoirs téléspectateurs
Ce soir sur la deuxième chaîne couleur
Dans notre série "Que la vie est belle"
Notre grande enquête sur les mirabelles
Et puis avant d'aller au dodo
Championnats du monde de rotoplos*

*Rien de changé pour la fille de treize ans
Avec ses p'tits seins et son visage d'enfant
Qui accouche terrorisée
Dans les chiottes du lycée
Comme dirait un copain à moi
Un peu fou même complètement fou
Qu'est-ce qu'on attend pour tout arrêter
Tout casser et recommencer*

*Alors moi vous comprenez
Les violons la guimauve les fionflons
Je trouve ça tellement anachronique
Que ça m'donne la colique*

*Je sais bien qu'une chanson
C'est pas tout à fait la révolution
Mais dire les choses c'est déjà mieux que rien
Et si chacun f'sait la sienne dans son coin
Comme on a les mêmes choses sur le cœur
Un jour on pourrait chanter en chœur...*

(Ph. H. Destrez)

François BÉRANGER

Depuis 1789 que l'ordre bourgeois règne dans ce pays, la classe bourgeoise - qui est devenue la classe dominante - a toujours essayé de s'identifier aux valeurs anciennes des aristocrates et des nobles de l'ancien régime.

Et c'est finalement l'ordre bourgeois qui a institué ces clivages inconnus dans l'ordre ancien. Les chansons que chantaient les nobles - parce qu'ils chantaient aussi - dans leurs châteaux ou sur leurs terres n'étaient sûrement pas considérées par eux comme l'expression d'un art mineur. En fait personne ne se posait la question de savoir si c'était mineur ou majeur : on chantait, c'est tout. Et puis, on s'est mis à classer, à instaurer des hiérarchies en tout...

Mais peu importe, après tout. Et tant mieux si la chanson est un art mineur! Je veux dire que je m'en fous, que ce soit majeur ou mineur, à gauche ou à droite, en dessus ou en dessous! Ça ne m'empêche pas de dormir. Et je n'ai pas envie de me bagarrer pour faire savoir aux gens que c'est un art majeur, mieux vaut faire une chanson!

- Quand as-tu véritablement commencé à chanter ? Avant 69, s'entend...

- On a toujours beaucoup chanté dans ma famille; d'abord parce que les femmes étaient couturières, et aussi parce que mon père s'occupait d'auberges de jeunesse où l'on chantait également beaucoup : toute une génération s'est mise à chanter dans les auberges de jeunesse. C'est d'ailleurs comme ça, dans les années 34, 35, avec les feux de camps et tout, que la chanson populaire est ressortie des sentiers battus de l'époque, la radio déjà, le disque, le music-hall... Alors moi je chantais à la maison, je chantais dans les mouvements de jeunesse, et surtout dans des chorales. C'est d'ailleurs là que j'ai éprouvé le plus de plaisir à chanter, parce que c'est bien plus beau de chanter à plusieurs, bien plus agréable, bien plus excitant, peut-être plus difficile aussi mais tellement plus chouette quand c'est réussi! C'est comme ça que j'ai commencé à chanter...

- Quelle sorte d'éducation as-tu reçue ?

- Mon père au départ, c'était un prolo; il a commencé à travailler à douze ans, mon père! Et puis il a milité dans des syndicats, il a fait de la politique, et il s'est élevé assez considérablement dans la hiérarchie sociale. Ce qui fait que j'ai connu une enfance et une éducation de jeune bourgeois, collège, lycée, etc.

Un jour j'ai rompu avec tout ça, à une époque où ça ne se faisait pas beaucoup; à la fin de la seconde j'ai décidé d'arrêter parce que j'en avais marre... J'ai eu tort, d'ailleurs... Je suis rentré chez Renault où je suis resté cinq ans : trois avant mon service militaire et deux après. Je me suis donc un peu "prolétarisé", sans qu'on puisse vraiment parler de "prolétarianisme" qui est un drame : de possédant tu te retrouves dépossédé de tout, tu deviens prolétaire, c'est-à-dire que tu vends ta force de travail...

Je sors par conséquent d'un milieu ouvrier, j'ai été ouvrier moi-même, mais déjà à cette époque, sur le plan culturel et mental, j'étais différemment armé que les mecs qui se trouvaient avec moi, à faire la même chose que moi. Parce que j'étais allé au lycée, bien sûr, parce que j'avais une culture différente, parce que je sortais d'un milieu - bien qu'ouvrier - où les idées circulaient : on discutait, on faisait de la politique, du syndicalisme.

Mon éducation, de ce fait, n'a pas été celle d'un loubard de banlieue comme certains, aujourd'hui, voudraient bien le faire croire... alors qu'ils le sont encore moins que moi! Ça présente un côté inauthentique d'autant plus pénible que les gens tombent dans le panneau...

- Tu veux parler de Renault ?

- Devine...

- Bien, fermons la parenthèse. Quand tu étais chez Renault, l'autre, tu menais aussi des activités extra-professionnelles ?

- Oui, c'est aussi ce qui me différenciait un peu des autres. Je faisais partie d'une troupe de théâtre amateur, on montrait des spectacles pour des publics défavorisés, genre enfance délinquante, handicapés, hôpitaux... C'est comme ça que j'ai chanté, seul, pour la première fois devant des gens. Et après, il y a eu la cassure de la guerre d'Algérie...

- Que tu as faite...

- Et comment!... A mon retour, j'ai été repris chez Renault parce que les employeurs sont tenus de réemployer les mecs qui reviennent du service militaire, mais je n'avais vraiment plus envie de chanter ni d'ailleurs de faire quoi que ce soit. Et ça s'est arrêté là. Jusqu'à 68, c'est-à-dire dix ans après...

- Les "événements", comme on dit ?

- Oui, bien sûr, la chanson m'a "rechatouillé" à cette occasion, mais pour moi il y a eu trois événements en 68 : mai 68, bien sûr, l'invasion de la Tchécoslovaquie en août, et en juillet mon retour en Algérie. Trois événements qui m'ont pas mal bouleversé... et tout ça s'est traduit par l'écriture de quelques chansons, sans idées derrière la tête...

- De "Tranche de vie" au "Disque dort" plus de dix ans se sont écoulés : on a pourtant l'impression d'avoir toujours affaire au même Béranger, toujours prompt à la révolte, toujours aussi spontané et direct dans l'expression de ce qu'on peut appeler... tes obsessions ou tes idées fixes...

- Eh bien oui, finalement, sans doute... Je voulais faire un disque plein de sérénité, et puis je me suis aperçu que ce n'était pas possible parce que je ne vis pas du tout dans la sérénité mais dans le doute, les questions, les problèmes... Je suis comme tout le monde, il n'y a pas de différences, je vis les mêmes problèmes que tout le monde, avec les mêmes fantasmes, les mêmes difficultés... Mais je ne me plains pas de mon sort, évidemment, parce que - sans en tirer aucune gloire d'ailleurs - c'est quand même miraculeux de faire ce que je fais, et d'avoir pu le faire aussi longtemps. Je ne sais pas combien de temps ça durera encore, ça dépend en partie de moi, bien sûr, mais aussi des gens qui "consomment" ce que je fais...

- Parle-nous un peu de ce dernier disque...

- Ce n'est pas un disque optimiste; je n'ai d'ailleurs jamais fait de disques très gais, mais je crois n'avoir jamais autant posé la question du pourquoi de tout... Il y a des pourquoi partout : pourquoi est-on là, pourquoi vit-on, quel en est le sens ? En fait je crois qu'il n'y en a pas...

J'ai de moins en moins d'évidences, je dis, je pose la question : "Vous y croyez, vous, au bonheur ? Si vous y croyez répondez!". Qu'est-ce qui nous reste, qu'est-ce qu'on va faire ? Je crois que c'est la question que tout le monde se pose, d'une manière plus ou moins naïve, actuellement. Malheureusement, on voit très bien vers quoi le monde peut évoluer : soit vers la conflagration générale, soit vers un univers standardisé, logique, étiqueté, spécialisé, gadgetisé, etc. Autant de choses qui vont à l'encontre de l'épanouissement de l'homme. En plus, quand on voit le spectacle redoutable, ridicule, dérisoire, que nous donnent les formations politiques dans ce pays, ça ajoute encore à mon désespoir...

- Politiquement parlant, tu ne t'assimiles à aucun courant actuel ?

- Non, je pense que les structures politiques dans lesquelles on vit étaient valables jusqu'à la fin du XIX^{ème}, disons jusqu'à la guerre de 14, mais à présent elles sont complètement inadaptées. La preuve, c'est que les grandes évolutions sociales, morales ou culturelles qu'on a connues dans ce pays n'ont jamais été le fait des instances, des structures politiques établies. L'avortement, par exemple, ce sont les femmes qui en ont obtenu le droit! Il y a eu un certain nombre de femmes qui se sont dit : On va prendre ça en main parce que c'est notre truc à nous, les gens qui nous gouvernent sont strictement incapables de se poser un problème véritable comme celui-là et de le résoudre, parce que ça les emmerde, parce que ce sont des cons, des gens malhonnêtes...

Elles ont secoué le cocotier et le truc est tombé! Ce sont elles qui ont fait le boulot, pas les assemblées qui ont ensuite entériné la loi. Bien sûr il y a eu des bavures, des erreurs, mais c'est inévitable quand on met en place une révolution comme celle-là.

Et on pourrait citer d'autres exemples. Quand les choses bougent, évoluent, c'est parce que les gens, eux-mêmes, à leur niveau se groupent et agissent, c'est sous le poids de la pression sociale que les choses avancent, jamais grâce aux structures en place...

*

- Dans ce disque que tu enregistres maintenant, tu as écrit une nouvelle chanson sur les mots, que tu jettes et qui te reviennent parfois "dans la gueule". Tu avais déjà écrit "Tous ces mots terribles" sur ce thème, cela fait partie de tes obsessions ?

- Les mots, oui, c'est un de mes thèmes obsédants... Pour un mot que j'emploie, moi, je sais qu'il y aura mille façons différentes de le percevoir. C'est le problème de la communication entre les humains, on utilise les mêmes mots, mais leur sens diffère selon la sensibilité de chacun... Et puis, en France, les gens ont la maladie de disséquer les choses, de les analyser, enfin de croire qu'ils les analysent, un peu pour démolir ce que tu fais d'ailleurs, ils se servent des mots pour ça. Alors que la bonne attitude, je crois, c'est d'écouter, et après d'aimer ou de ne pas aimer; mais pas de faire en permanence ce travail de dissection que je trouve assez inhumain dans la mesure où c'est un travail essentiellement intellectuel. On n'est pas qu'un intellect, on est le reste aussi, il faut savoir percevoir les choses autrement qu'avec la tête et les lobes du cerveau, il faut les percevoir avec les sens, avec le bide!

Dans cette chanson, je dis : "Je rêve de n'être qu'une musique, une mélodie, des harmonies"; c'est vrai que j'envie ceux qui s'expriment uniquement par la musique. La musique, tu l'aimes ou tu ne l'aimes pas, elle se prête beaucoup moins à ce genre de démolissage critique que font une grande majorité de gens à partir des mots.

Je ne dis pas qu'il ne faut pas être critiqué, ce n'est pas ça, mais moi je pense que pour une chanson que tu chantes, mille chansons différentes vont se mettre à vivre dans la tête et dans l'émotion des gens, et ça c'est bien, ça devient leur truc à eux!

C'est triste de chercher toujours à disséquer, de nier l'émotion quoi! Et puis qui n'a pas rêvé d'être une chose harmonieuse ? Quelque chose qui coule, assez éphémère en même temps...

Enfin, cette chanson à laquelle tu fais allusion, c'est aussi une dénonciation du bavardage permanent dans lequel on



(Ph. R. Destrez)

vit. Je trouve que les gens qui parlent peu ont une grande vertu. On parle souvent pour ne rien dire - c'est peut-être même ce que je suis en train de faire en ce moment - ou on parle parce qu'on est angoissé. On parle, parle, parce qu'il faut parler, comme si le fait de parler, ça pouvait tout résoudre...

- Tu as l'impression d'être limité par les mots, de ne pas pouvoir traduire tout ce que tu ressens ?

- Bien sûr, les mots ça enferme, c'est vachement limité. Tu sais très bien qu'il est complètement impossible, quel que soit ton métier, ton talent, ton génie, d'exprimer, par exemple, une sensation fugitive, un moment de jouissance. Il y a des choses dont on ne peut pas parler, qu'on ne peut pas décrire...

- On en arrive au mécanisme de l'écriture : comment cela se passe-t-il chez toi ?

- Il n'y a pas de règle. Sinon que lorsque j'ai une idée de départ, je la couche sur le papier, je brode autour, et avec cette matière - que j'enrichirai, que je dégrossirai - je ferai ensuite une chanson.

- Tu as été le premier chanteur "à textes", en France, à t'entourer d'un groupe électro ?

- Oui. A l'époque tout le monde criait casse-cou, parce que ça ne se faisait pas. La musique électrique, c'était trop fort, c'était le rock, etc. Moi j'ai toujours pensé - peut-être à tort mais enfin c'est mon point de vue et je le défends - que mes chansons sont essentiellement à caractère urbain comme la musique électrique qui est née de ce phénomène monstrueux qu'est la ville; alors je ne vois pas pourquoi je ferais accompagner mes chansons par la vielle à roue ou telle flûte à six trous du moyen âge... C'est bien, mais il faut faire avec les choses de son temps : au XVIII^{ème} siècle, on ne jouait pas avec les instruments du XV^{ème}; il faut se servir

des instruments d'aujourd'hui, ils sont là pour ça, pour exprimer des choses d'aujourd'hui.

Là encore, on voit que la chanson est vivante : si elle ne l'était pas, on continuerait d'utiliser des musiques et des instruments d'antan, des moyens surannés. Or, au contraire, on invente de nouveaux instruments, la pedal-steel guitar, les synthétiseurs, la batterie...

- Qu'attends-tu de tes chansons ? Un prolongement chez les gens ?

- Je crois qu'il ne faut pas se faire trop d'illusions sur le prolongement qu'une chanson peut avoir... Ce serait prétentieux de penser qu'on va pouvoir faire bouger, évoluer les gens; dans un premier temps, franchement, j'écris pour moi... tout en sachant évidemment que, dans un deuxième temps, je livrerai mes chansons aux gens. Mais l'impact qu'elles peuvent avoir sur eux, c'est l'inconnu. Les chansons que j'enregistre en ce moment, je ne sais pas du tout si elles seront "efficaces" comme je dis...

- Toi qui a chanté plusieurs fois devant des foules immenses, qui déplace des gens par milliers, qu'est-ce que tu penses de ce phénomène ?

- C'est complètement inhumain, c'est autre chose, une autre dimension; je n'aime pas ça du tout. Pour moi mille personnes c'est le maximum, mais parfois pour des raisons économiques, pour que le prix des places ne soit pas trop cher on est obligé de le faire... Autant tu peux sentir une salle au bout de quelques secondes, autant c'est impossible quand tu chantes devant plusieurs dizaines de milliers de personnes...

tendance aujourd'hui à devenir unique. C'est la négation de nos particularismes culturels, des cris que nous avons à lancer ici!

Entre parenthèses, les chansons anglo-saxonnes, ce n'est pas ce qu'on croit : dans le genre platitudes et banalités, ça se pose là! C'est vraiment la majorité... Là-dessus, les Américains - en particulier - qui ont déjà largement rentabilisé leurs productions chez eux, ont des hommes d'affaires avisés qui les exportent et multiplient leurs bénéfices par cent et par mille. Ils sont très forts, les Américains, pour ça : ce sont des gens qui fabriquent et qui vendent, et tout est bon pourvu que ça se vende...

- Voudrais-tu qu'on arrête d'écouter ce qui se fait ailleurs ?

- Non, je veux simplement qu'on écoute aussi nos trucs à nous, qu'on arrête de se faire coloniser dans ce domaine-là.

*

- Tu as un peu bouleversé la composition de ton disque pour écrire au dernier moment une chanson-cri à partir de l'attentat de la rue Copernic. Pourquoi ?

- Ce qui m'a foutu en colère dans cet événement, ce n'est pas tellement la bombe dans la synagogue - que je n'accepte pas plus que les autres, bien sûr - mais ce phénomène parallèle de la réaction des pouvoirs publics et des media : encore une fois, c'est triste, c'est inadmissible et tout ce qu'on voudra, on est bien d'accord, et c'est condamnable, mais ça ne l'est pas plus que tous les immigrés qu'on

AUTRE CHOSE QUE LA HAINE

*Une bombe dans une synagogue
Des croix gamées sur les blousons
La merde noire relève le front
Les étoiles qui apparaissent
N'ont pas la brillance de l'espoir
Elles sont jaunes et puent la haine
Cousues au revers des vestons
Les dirigeants viennent dégueuler
Sur les écrans et sur les ondes
De belles phrases fraternelles*

*Et leurs sanglots nous inondent
Les mêmes qui dans leurs cabinets
S'empressent de signer les papiers
Pour expulser les émigrés*

*Mon pays pue l'hypocrisie
J'ai autant honte de ses nazis
Que des libéraux avancés
Comme je ne sais vraiment pas quoi faire
Sinon éructer ma colère
Comme je veux être solidaire*

*Je vais peindre mon corps en noir
Et me coudre à même la peau
Au point de sang l'étoile jaune
Et sur les bras me faire tatouer
Les mots oubliés de l'amour
Pour me rappeler dans les heures blêmes
Qu'on pourrait vivre, si on voulait
Bien autre chose que la haine*

(Texte tiré de son prochain disque).

- Ton producteur, Gilles Bleiveis - auquel tu es plus ou moins associé, avec Vigneault aussi - a été contraint de déposer le bilan en juin dernier de Sibécar...

- Ce que je peux dire de cette manœuvre d'une grande multinationale du disque pour étouffer une petite maison de production, c'est que cela fait partie de mon désenchantement sur l'époque actuelle...

Pour qu'un producteur ou un distributeur mette le paquet (de fric) sur un produit, sur une marque de lessive ou sur un disque - c'est exactement pareil - il faut que ce soit rentable, sinon il ne le fait pas. Alors ça, ça équivaut à donner tout le pouvoir aux multinationales qui possèdent le monopole de la distribution; ce qui fait que dans le domaine de la chanson entre autres (1), sous prétexte d'effectuer de la grande diffusion, on a fait énormément baisser le niveau! Exemple : le groupe "Police" qui a vendu sept millions de disques, le même disque, dans le monde entier! Ça revient à dire que la culture chantée, la culture chansonnière, a

(1) Idem pour la littérature. Cf le niveau général de la littérature des kiosques de gare...

expulsee, que les gens qui vivent comme des chiens, que toutes les injustices qu'on fait dans ce pays aux immigrés, aux étrangers et dont on ne parle pas! C'est pareil, mais dans l'affaire de la synagogue, il y avait une occasion pour le pouvoir de redorer son blason...

- Tu es président de l'Association pour l'Aide au Retour Créatif des Travailleurs Africains ...

- L'AARCTA, oui; malheureusement, à la suite de déboires financiers, c'est un peu tombé en sommeil. C'est une association que nous avons créée pour essayer de financer le retour des immigrés chez eux dans de bonnes conditions. Parce que si partir de chez soi c'est un traumatisme, y retourner après avoir vécu l'immigration, c'en est un autre, peut-être encore plus grave. Les mecs sont deux fois déracinés...

Et les entreprises qu'on finançait se situaient bien sûr en dehors de tout contexte politique, de coopération, gouvernemental, etc. La coopération, c'est bien connu, ne sert finalement que les intérêts sous-jacents des pays qui ont

mis du fric dedans. Si c'était une vraie coopération, on ne continuerait pas, par exemple, à cultiver le café en Côte d'Ivoire : les Ivoiriens n'ont jamais bu une goutte de café de leur vie, alors qu'ils manquent de légumes...

On a organisé des galas de soutien pour ça, malheureusement la dernière fois on a plongé, et on est dans la dèche maintenant... C'est peut-être l'occasion d'ailleurs de lancer un appel à une souscription pour financer de nouvelles opérations, en particulier la création d'une coopérative agricole au Sénégal, avec des agriculteurs qui ont pu rentrer chez eux après avoir appris ici les techniques nécessaires aux cultures vivrières. Ils sont repartis dans leur village d'origine et font ce qu'ils peuvent, hélas avec de tous petits moyens...

- Lavilliers, Graeme Allwright, d'autres encore ont soutenu l'AARCTA. Nos lecteurs entendront peut-être aussi ton appel...

(99, rue de Vaugirard - 75006 Paris - Tél. 544.55.31/Aux bons soins de l'Escargot-Sibécar).

- Dernière chose pour finir cet entretien : tu stigmatises les gens qui parlent beaucoup, tu n'es pas en parfait accord avec les mots, et pourtant, tu parles toi-même beaucoup, tu as beaucoup parlé aujourd'hui. Contradiction ?

- Sans doute... Je crois que le plus important, c'est ce qu'on dit dans les chansons, ce n'est pas tout le cinéma qu'on peut faire autour, toute la jactance et toute la littérature. Ça, c'est ce que je pense vraiment! Cela dit, peut-être que votre travail permet une plus grande compréhension des choses... Bien que je ne voie pas ce que cela peut apporter de plus à mes chansons ?

- A tes chansons, rien sans doute, mais aux gens ?

- Peut-être oui, si vous faites une véritable information. Alors là, oui, d'accord, je n'ai rien à dire, au contraire j'applaudis des deux mains...

Mais je suis réticent vis-à-vis de la presse, parce qu'on vit dans une pléthore de moyens d'information : la soi-disant information vient de partout, à toute heure du jour et de la nuit, sous toutes ses formes, et en fait les gens n'ont jamais été aussi peu informés de ce qui se passe vraiment dans le monde.

Fais l'expérience des journaux télévisés ou parlés : est-ce que c'est ça la véritable information ? M. Peyrefitte qui a été reçu à 11 h 43 par le président de la République, qu'il a quitté à 12 h 15 pour aller déjeuner avec M. Poniatowski qui, lui-même, a perdu ses bretelles avenue de Wagram... Mais c'est exactement cela! Qu'est-ce qu'on en a à cirer! Hold-up à Montreuil, flash d'information! Qu'est-ce qu'on en a à foutre! Qu'est-ce que ça veut dire ? On fait croire aux gens qu'ils sont informés alors qu'ils ne le sont pas!

La véritable information ne peut s'appliquer qu'aux véritables problèmes : les gens qui ne gagnent pas leur vie, les chômeurs, les immigrés, les scandales financiers... mais ça, comme par hasard, on n'en parle pas, ou seulement quand c'est devenu trop pressant.

- Et cet entretien, lui vois-tu une finalité possible ?

- Sans remettre du tout en cause ton travail, je pense que ce qu'on a fait là il faudrait le mettre en forme, tout reconsidérer et presque recommencer, pour que cela reflète véritablement mon expression et aussi la tienne. Ce qui me fait un peu peur, c'est tout le verbiage : on emploie inévitablement des mots pour ne rien dire... Parfois il y a des gens qui ont des choses à dire et qui le disent bien, Haroun Tazieff par exemple dans l'émission de Claude Villers. Ça, ça a été un moment important de radio, parce que Tazieff sait des choses, il les énonce et il les dénonce bien... Mais moi ? Est-ce que c'est intéressant ce que j'ai dit ? Est-ce que ça va éclairer quelqu'un sur quoi que ce soit ? Est-ce que j'ai quelque chose à transmettre ? Ce n'est pas du tout évident : je ne me prends ni pour un prophète ni pour un gourou, les idées qui me passent par la tête, elles passent dans la tête de tout le monde, il n'y a rien d'original...

- Tu les chantes pourtant ?

- Oui, mais ce qu'on fait là, ça sort déjà du cadre de mes chansons...

- Et c'est tant mieux, il ne s'agit pas de chercher à analyser tes chansons. Elles existent, c'est suffisant...

- Oui, mais tout le monde alors a des choses à dire...

- Mais bien sûr, et dire les choses, pas vrai, c'est déjà mieux que rien...

Entretien Fred HIDALGO ■

La discographie de François Béranger

■ **1974 - RACHEL** - (30 cm, ESC 320). Rachel - La fille que j'aime - Tango de l'ennui - Le vieux - Chanson à danser - Nous sommes un cas - Le balayeur d'Amérique - Gigue de la Reine - Manifeste.

■ **1974 - LE MONDE BOUGE** - (30 cm, ESC 323). Le monde bouge - Prisons - Les jours sont courts - Elle voyage - Le vieux rêve - Département 26 - Comme un chromo - Magouille blues - Twist des clés.

■ **1975 - L'ALTERNATIVE** - (30 cm, ESC 328). L'alternative - Tous ces mots terribles - Sous les pavés - Y'a qu'la foi qui sauve - Amours envolés - Tous ces mots terribles (instrumental) - Paris-Lumière.

■ **1977 - FRANÇOIS BÉRANGER EN PUBLIC** - (Double 30 cm, ESC 340). Chanson à danser - Présentation - Gigue de la Reine - Présentation - Une ville - Présentation des musiciens - Présentation - Le monument aux oiseaux - Présentation - Nata-

cha - La fille que j'aime - Le vieux - Présentation - Les oiseaux mécaniques - Tranche de vie - Magouille blues - Présentation - Manifeste.

■ **1978 - PARTICIPE PRÉSENT** - (30 cm, ESC 364). Difficile à dire - Derrière ses valises - Qui est responsable ? - Vous n'aurez pas ma fleur - Avril 78 - Blues parlé du syndicat - Participe présent - Rêve ancien numéro 2.

■ **1979 - JOUE PAS AVEC MES NERFS** - (30 cm, ESC 390). Chansons marrantes - Mamadou m'a dit - Je ne veux plus le savoir - Joue pas avec mes nerfs - Pour ma grand-mère (et J.P.C.) - Tous ces milliers de kilomètres - A force.

■ **1979 - FRANÇOIS BÉRANGER** - (30 cm, ESC 402). - Y'a dix ans - Tranche de vie - Rachel - Tango de l'ennui - Prisons - Natacha - Département 26 - L'alternative - Tous ces mots terribles - Participe Présent.

■ **1980 - LE DISQUE DORT** (30 cm, ESC non encore immatriculé, à paraître fin novembre environ). Le disque dort - Chanson à consommer - Y'a plus - Canal 19 - Autre chose que la haine - Vous y croyez vous à l'espoir ? (face B avec trois morceaux différents sous cet titre général).

Disques l'ESCARGOT,
distribution RCA.

■ **CONTACT** : L'ESCARGOT (Jean-François Lecomte) - 99, rue de Vaugirard - 75006 PARIS
Tél. 544.55.31.